Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 37

Artikel: La biere a dientsette (guichet, fenêtre)
Autor: Djan-Pierro
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225412

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA BIERE A DIENTSETTE guichet, fenêtre)

POTACOLLE étâi tsapoui dein noutron velâdzo. E sâve tré tot fére : lou tsalets, le grandzes, le louïes (galerie), le saules, mémameint lou z'einfants pisqu'érein âve ona dozânna. E fasâi assebin, quand é mouerive cauqu'on dein le paï, le derrâi complliet ein bon bou de la Dzau derrâi, passâ u nièr dé Lyon.

Assetout que y âve on mort, vito on allâve queri Potacolle que vegnâi le mouesérâ avoué on trot de ficella ; é quemincive u bet de la téta et, arrevâ u bet dé piads, et fasâi on niâu à la ficella, pi sé couellhive débitâ son bou, râssi, pllhionâ, taquenâ, fratailli, tant que la bouâite sâi féte.

On coup qué r'âve fé ona bière, Torgnolon, qu'ein âve ona fédérâla et que fasâi la vigâitse, eintre dein le pâilo io Potacolle travailhive, et li einterve :

— Tiet fé te inque ?

Potacolle sein li répondre le t'accrotze pé déso lou bré, le té fot à râidéver dein la bière et li fâ dinse :

— Y té fése ton derrâi complliet.

Torgnolon, que ne bouetâve djamé grand teimps por sé résavâi, li rubrique : « E mé va d'estra. Te le mé vouardéré por quand y mouerrâi, mé te li mé faré ona dientsetta por qu'y vâie bé dzoï u binocle.

Djan-Pierro dé le Savoles.

En car postal au Simplon. — Parcourir nos routes de montagne confortablement assis dans un car postal est une jouissance de choix. Parmi tous les itinéraires qui s'offrent au voyageur, celui du col du Simplon est assurément l'un des plus beaux. Qu'on en juge plutôt en examinant le reportage publié à ce sujet par **L'Illustré** du 14 septembre. On trouvera en outre dans ce numéro de belles vues des manœuvres et du défilé de la 2e division, une série de photos du Comptoir de Lausanne et de la Braderie chaux-de-fonnière, un reportage sur la vie d'un grand quotidien londonien, un intéressant entretien avec le philosophe vaudois Ph. Bridel, etc.

LA VACHE

A la bonne heure ! voilà un animal sain et bien portant qui ne s'entortille pas de mille pensées et de mille afféteries et qui vit tout simplement, humant l'air vif et l'herbe fraîche dans la prairie, la paille chaude et le salpêtre dans l'étable.

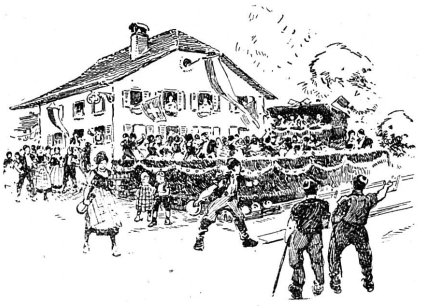
C'est une nourrice excellente et régulière, heureuse de donner son lait qui coule, blanc et écumeux, dans le calme clair-obscur de l'écurie, tout à la joie de vivre, de caresser du museau son jeune veau, de voir sa crème devenir du beurre appétissant comme un poème doré et son lait se transformer en fromage nourrissant comme la « substantifique moelle » des philosophes sous la croûte d'un langage abstrait, enfin de se savoir utile aux enfants, aux malades, aux vieillards. Aussi, il faut voir comme elle est de bonne humeur quand on la mène boire à la fontaine ; elle rêve un peu, fait des sauts brusques, se frotte le cou contre le platane ; c'est un écolier en récréation, mais elle est bon enfant et bondit joyeusement jusqu'à l'étable quand le boveyron a déclaré que le moment était venu. (C'est incroyable ce qu'il y a de vivacité dans ce corps en apparence taillé à la hache).

Enfin, la vache s'étonne un peu de nos allures étriquées et de nos fronts de penseurs; nos trains, qui passent à allure folle dans la verte prairie, lui semblent un barbarisme. Car il n'y a pas tant d'indolence qu'on l'a dit, dans les yeux de cette flâneuse ; elle fait ce qu'elle doit et quand elle le doit : qui de nous pourrait toujours en dire autant ? Elle regarde simplement et ne cherche pas midi à quatorze heures : qui de nous serait assez sage pour l'imiter ?

G. M.

L'esprit de Dumas Fils. — Dumas fils avait une antipathie marquée pour Alphonse Karr. Tous deux cependant fréquentaient dans le même salon; seulement Karr y arrivait très tard et toujours à la même heure, si bien qu'au coup de sonnette, Dumas prenait aussitôt son chapeau en disant à la maîtresse de maison :

— Permettez que je me retire, « minuit et Karr » sonnent.



FETE VILLAGEOISE

UN air de fanfare sonne allègrement dans l'unique rue du petit village et met tout le monde sur pied, même ceux qui se sont abandonnés à la sieste dominicale. Les uns se penchent aux fenêtres, les autres rajustent col et cravate pour prendre part à la fête annuelle de la Jeunesse, fête qui clôture la fenaison.

On s'est hâté dans cette première semaine de juillet pour raser les derniers champs ; on a mis les fourchées doubles, on a allongé les journées pour avoir la liberté de jouir et de se réjouir pendant quarante-huit heures, de transpirer pour son plaisir, de se sentir jeune ou rajeuni.

Et voici, fidèles à de vieilles et chères coutumes, alignés derrière les six sonneurs de cuivre, sept gars rythmant leur pas, armés chacun d'une bouteille de vin — symbole d'abondance et promesse rafraîchissante — sept gars qui s'en vont chercher leurs danseuses de choix, leurs élues, réunies, dans l'attente, et s'attifant réciproquement. Deux échansons remplissent des verres et l'on communie, les yeux dans les yeux, comme entrée en joie, puis chacun emmenant sa chacune — sans pour cela abandonner sa bouteille — le modeste cortège, musique et échansons en tête, se met en route pour la place de fête. Les jeunes gens ne sont pas sans fierté s'ils sont sans façon, sans habit ni gilet, comme de bons travailleurs des champs qui aiment avoir le corps à l'aise. Les jeunes filles sont, paraît-il, vêtues de neuf de pied en cape, sans doute en vertu de l'honneur qui leur est fait ; elles portent, signe de leur royauté d'un jour, un ruban vert et blanc en écharpe, barrant leur robe, qu'elles ont voulu personnelle de coupe et de teint, si bien qu'à elles sept elles forment une gamme de couleurs se rapprochant de l'arc-en-ciel.

La parade n'est pas longue et les musiciens la font d'une haleine. A chaque pas elle entraîne de nouveaux suivants de tout âge, du bambin qui gambade ainsi qu'un chevreau au vieillard clopinant, le dos voûté, mais relevant la tête aux sons évocateurs de la fanfare, qui lui mettent de la chaleur au cœur et une lueur inusitée dans les yeux : tous veulent voir « lever les danses ».

Voici le « pont », monté à l'entrée d'un verger, sous la double ombre de sa bâche et des arbres, et flanqué de deux ou trois sapinets (les campagnards disent sapelots) décorés de nœuds et de fleurs en papier. C'est simple, c'est rustique, sans plus de prétention que l'écriteau en frontispice, sur carton couleur de rouille, n'accusant pas son âge, reparaissant année après année, enchaînant les volées successives et leur répétant dans une pensée fruste et familière :

« C'est en dansant
Que le cœur a toujours vingt ans. »

Les sept couples ouvrent le bal en exécutant trois danses sous les yeux admiratifs du grand nombre des spectateurs, et critiqués de quelques-uns. On entend :

— Charles-Henri et la Julie font une belle paire ! Ils dansent comme des marionnettes.

— Ils se fréquentent, dit-on.

— C'est sûr.

— Louis serait mieux apparié avec Rose qu'avec Céline.

— Pour la taille, sans doute, mais pas pour le reste.

— C'est beau la jeunesse, dit tante Jeanne.

— Te souviens-tu de notre premier bal, Suzanne ?

— Oui, Jean ; j'étais heureuse et fière que tu m'aies choisie.

— Nous en tournerons une ce soir ; il fera moins chaud.

Le bal est maintenant ouvert à tous, et c'est vingt, trente couples qui s'en donnent qui s'en donnent à jambes que veux-tu, excités par la verve du premier piston, les répons du bugle, rythmés par les boum ! martelés de la basse et égayés par les sempiternels tata de l'alto d'accompagnement, joué comme en rêvant, en dehors de toute règle d'harmonie, sans compter les soli improvisés du baryton, dont la pince le trahit plus qu'il ne s'en aperçoit. Qu'importe, les flons-flons sont joyeux ; c'est de la musique champêtre, de la bonne vieille musique, des airs surannés, des valses, surtout des valses de nos grand'mères, entremêlés de shotisch et de polkas, et laissant peu de place au fox-trott et au tango.

De temps à autre, le président de la Jeunesse annonce : « Trois danses réservées aux amis de V. et de P. », villages voisins. Et, suivant la coutume hospitalière, les verres circulent, le plateau tinte sous le choc des piècettes d'argent : c'est un rendu pour un offert. L'intermède se termine par un chœur ou par une chanson lancée par un soliste, et dont le refrain est repris par tous. Le bon voisinage est ainsi scellé à nouveau pour une année.

C'est ensuite le tour des mariés, pères et mères de famille, celui des enfants, des vieux célibataires, et je ne jurerais pas qu'il n'y ait celui des veufs et des veuves inconsolables, ou plutôt inconsolés. Toutes les classes sont successivement mises à l'honneur, à l'honneur payant, si bien que le boursier de la société dansera une gigue de satisfaction devant sa caisse rebondie.

Voulez-vous boire frais en petit comité ? Acceptez l'invitation d'un jeune décoré, organisateur de la fête ; suivez-le dans le caveau que signale cet écriteau.

« *Amis, fraternisons par le verre de l'amitié !* » et vous vous gargariserez délicieusement avec du Vully ou du Neuchâtel, qui ont le don de désaltérer sans énerver et qui redonnent des jambes de vingt ans à ceux qui les ont perdues. Seulement, n'y allez pas à l'heure où les porcs du laitier voisin crient la faim ; cette cacophonie infernale ne favorise pas la fraternité et risque d'ajouter un goût de petit-lait aigre à celui du jus de la vigne.

La musique et la danse creusant l'estomac, il y a trêve à 6 h. et à minuit ; de plus, les tables sont toujours dressées et à toute heure vous pouvez satisfaire votre appétit. Vous êtes invité partout, et partout on vous reçoit avec cette cordialité simple et spontanée qui vient du cœur et va au cœur. Et vous faites honneur au jambon, au saucisson et en particulier au gâteau épais, crèmeux et sucré, spécialité de l'endroit. Il s'en est confectionné de ces gâteaux, genre « cruchaule », de façon à nourrir un régiment. J'exagère ? Si peu, puisqu'une dame, seule en ménage, m'avoue en avoir fait plus de douze, peut-être dix-huit, n'étant pas sûre de les avoir tous comptés ; et de taille, je ne m'engagerais pas à en manger un par jour. Il est vrai qu'on en envoie aux parents, aux amis absents, et qu'on s'en régale une semaine entière.

Fête de la Jeunesse et fête d'un village de deux cents habitants, où l'on fait revivre les coutumes ancestrales, fête toute familière, sans carrousel ni marchand de bonbons, fête où chacun apporte sa part et où l'on fait la part de chacun, j'ai goûté ton charme sans apprêts, l'expansion sans éclat d'une joie saine, songé au temps des bucoliques et des pastorales, oublié un instant les tristesses et les difficultés de la vie.

A. Gaillard.

Discrétion. — Un valet reçoit de son maître l'ordre de prendre des lettres qui se trouvent sur son bureau. Il y en avait trois, dont une sans adresse. Le valet les jette toutes les trois à la poste. Son maître, dans la journé, s'apercevant de son oubli, lui demande s'il avait mis aussi celle-là à la poste, et pourquoi :

— Je pensais, répondit le valet, que vous ne vouliez pas qu'on sache à qui vous écriviez.